

Chronique des temps modernes Carnets 3 –

De Aimé Césaire à Albert Camus,
en passant par Ernst Jünger, Régis Debray et quelques
autres. Propos sur la littérature, la philosophie et les
temps modernes, suivi de
carnets inédits

labarquedor@gmail.com
la-barque-d-or.centerblog.net

labarquedor@gmail.com
la-barque-d-or.centerblog.net

Pierre Le Vigan

**Chronique
des temps modernes
Carnets 3 –**

De Aimé Césaire à Albert Camus,
en passant par Ernst Jünger, Régis Debray et
quelques autres. Propos sur la littérature, la philosophie
et les temps modernes, suivi de
carnets inédits.

labarquedor@gmail.com
la-barque-d-or.centerblog.net

Du même auteur :

Inventaire de la modernité avant liquidation, Avatar éditions 2007.

Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation, Dualpha 2009.

La tyrannie de la transparence. Carnets II, L'Aencre 2011.

Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne, Avatar éditions 2011.

La banlieue contre la ville. Comment la banlieue dévore la ville, La Barque d'Or, 2011.

Ecrire contre la modernité, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012.

L'effacement du politique. La philosophie politique et la genèse de l'impuissance de l'Europe, La Barque d'Or, 2014.

Soudain la postmodernité, La Barque d'Or, 2015

Arnaud Guyot-Jeannin direction, *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'homme, 1999 ; *Aux sources de la droite*, L'Age d'homme, 2000.

Thibault Isabel direction, *Liber amicorum Alain de Benoist*, I et II, 2003 et 2014

Du même auteur :

sous le nom de Jean- ie Legrand

Dépressions et para-dépressions, avec Georges Charbonneau, SB org, 2003.

Bernard Granger et Georges Charbonneau direction, *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.

Jeanine Chamond direction, *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.

Jean-Pierre Muret direction, *L'urbanisme communal*, Pro-edi, 1990.

labarquedor@gmail.com
la-barque-d-or.centerblog.net

Sommaire

Note liminaire / 9

Chronique des temps modernes / 11

Annexes :

Préface de Michel Marmin au Front du cachalot / 354

Avant-propos de l’auteur au Front du cachalot / 356

Note liminaire :

Note liminaire

Se libérer en même temps de la solitude et de la masse

On trouvera ici réunis des textes, parfois remaniés, essentiellement issus du *Front du cachalot, carnets de fureur et de jubilation*, ouvrage publié en 2009 aux éditions Dualpha (francephi.com), animées par Philippe Randa qui m'a fait l'amitié de me permettre de toucher de nouveaux lecteurs en sélectionnant les textes qui sont les plus inactuels, et qui restent donc nos contemporains. Ces textes ont été complétés par de nombreux autres, ceux-là inédits, écrits dans la période 2008-2017. Nombre de notes politiques les plus liées (trop liées) au contexte de l'époque ont été enlevées. On sait qu'*Eléments*, le magazine des idées, avait accueilli de nombreuses pages de ces carnets (pour ceux écrits entre 2001 et 2008). Les textes écrits entre 2008 et 2011 sont pour l'essentiel paru sous le titre *La tyrannie de la transparence. Carnets II* (Dualpha et La Barque d'Or).

Le *Front du cachalot* (Carnets I), dédié à Alain de Benoist, était précédé d'une préface de Michel Marmin (qui dirigeait alors *Eléments*), préface que l'on trouvera en annexe. Le titre de mon livre était quelque peu obscur, comme les profondeurs de l'océan. Le lecteur

pourra lire, encore en annexe, l'avant-propos qui en éclairait le sens.

L'unité de ces textes est simple : c'est *une chronique des temps modernes*. Relisant ces notes qui font souvent mention de thèmes littéraires ou philosophiques liée à la situation existentielle qui est la nôtre, *dans les temps modernes*, ils me paraissent avoir plutôt bien vieilli. J'ai guetté des signes du temps, j'ai peut-être éveillé par là même à quelque souci du monde qui se défait. J'ai cherché ce qui a du sens dans l'éphémère. J'ai cherché ce qui a de la durée, au-delà du phénoménal.

Il faut essayer de maintenir ce que le monde porte d'humain. De renouer les liens qui libèrent de la solitude, de la masse, du chaos, du non-sens, du non-vivre.

PLV

« Il faudrait dire des choses éternelles pour être sûr
qu'elles soient d'actualité »
Simone Weil

Chronique des temps modernes

Jean-Louis Bory expliqua un jour que pour Céline la réalité de la vie c'est la mort (in *Magazine littéraire*, « Céline », 116, 1976) - ce qui est exactement, mot pour mot, le point de vue de Clément Rosset. Et Jean-Louis Bory d'affirmer que la vie reprend toujours le dessus, « même si les Chinois étaient à Cognac ». Pourtant, c'est Jean-Louis Bory qui s'est suicidé. Au fond, Céline, vieux renard, génial renard, *aménageait* son pessimisme.

Jean-François Mattéi écrit : « Tout se joue, pour chacun de nous, entre la révolte contre les hommes et le consentement au monde, un monde que le mal a déchiré depuis l'aurore de l'humanité jusqu'à son crépuscule inévitable ».

Emmanuel Berl disait : « Je n'écris pas pour dire ce que je pense, mais pour savoir ce que je pense ». Mon *Inventaire de la modernité* est dédié à sa mémoire ;

Le tango épuise le fond même de la mélancolie et de tout romantisme morbide. Il ouvre ainsi à une musique au-delà de tout *pathos* (domination des passions). Rarement danse exalte autant la féminité. Rarement danse pousse-t-elle les femmes à être ce qu'elles sont au fond, à savoir profondément bonnes : attentives, humaines, fraternelles. Attention aux nuances : dans le tango, les femmes sont libres - mais non pas « libérées ».

Choses vues. Premier tableau. Un vieil homme (blanc) tombe dans le métro. Deux femmes noires - africaines plutôt qu'antillaises semble-t-il - l'aident à se relever et à marcher.

Scène de socialité primaire — au sens de Bourdieu qui distingue la socialité de la sociabilité. Je rentre à minuit. J'achète une soupe (aux légumes ; l'influence de la diététique de Matzneff ?) et un Orangina pamplemousse. Je n'ai pas assez de liquide sur moi.

L'épicier arabe me dit : « Donnez ce que vous avez, cela ira ; il faut bien que vous mangiez ». Une pratique courante dans la culture des sociétés traditionnelles, des pyrénéens des années 1920 comme des Africains, mais abandonnée dans l'Occident consumériste.

Dans le tango, l'homme doit toujours avancer. Il dessine ainsi un *topos* tel celui d'Apollon dont la flèche s'enfiche en terre, et toujours plus loin marque l'avancée à faire (cf. Philippe Forget, *L'Art du comprendre*, 10, juin 2001).

L'Histoire de France de Marc Ferro (Odile Jacob, 2001). Enfin une histoire qui présente les virtualités, qui explique les conséquences des vues du monde des acteurs. Non point une histoire sans pesanteurs historiques (la démographie pèse, la géographie importe, etc), mais une histoire dans laquelle les déterminations ne sont pas présentées comme inéluctables. Un exemple : il est question des atouts qu'avait encore Napoléon en 1812, qu'il avait encore en 1813, et qu'il n'a pas su ni voulu voir. L'histoire ne manque pas de carrefours, d'endroits d'où l'on peut *bifurquer*. Encore faut-il les *voir*.

« Le goût du courage est très répandu connu surtout sous le nom de goût du risque. En subtilisant beaucoup on trouverait peut-être qu'il est un signe de sous-vitalité : on risque pour donner du ton à sa vie ». Nietzsche ? Non. Montherlant.

« On ne meure pas puisqu'il y a les autres » dit Aragon. Du moins il y a *certain*s autres, qui ne pensent pas *comme vous* mais *à partir du même lieu* que vous, et d'où on a, pour qui sait voir, exactement *le même point de vue*. Considération accessoire : la pensée n'est rien (et la « personnalité » de celui qui pense : moins que rien), la topographie est tout. « D'où parlez-vous ? ». De quelle région du cœur parlez-vous ? C'est effectivement la question essentielle. Nietzsche appelait cela : écrire avec son sang (nous savons que c'est ce qu'il faisait).

La paranoïa : elle ne met pas en cause l'unité de l'expérience vécue. Rien ne « dépayse » vraiment le paranoïaque, rien ne le déstabilise : il transporte avec lui son monde, pour lui bien plus réel que tout autre (lire à ce sujet Lily de Vooght dans *L'art du comprendre*, 10, juin 2001). C'est sa force. C'est aussi sa limite : l'autisme.

Le style de Philippe Forget : à la fois sec, court, aphoristique et baroque. Qu'il puisse y avoir une austérité du baroque, un jansénisme du baroque n'est pas le moindre des paradoxes. Ce n'est pas « l'austère qui se marre » c'est le baroque qui se révèle finalement austère.

Christophe Donner (« L'empire de la morale » dans *Le Figaro*, 20 août 2001) : il se prononce contre la folie d'unir, au sens d'unifier et de tout uniformiser. Contre le communisme. Contre l'assimilation. « L'assimilation devient un fantasme aussi barbare que l'élimination. L'idée qu'à la faveur du grand métissage tous les problèmes de races auront disparu, c'est un délire qui ne signale aucune bonté mais une paresse intellectuelle très dangereuse. Le "grand métissage" fera au contraire de chaque être humain le prototype d'une race à part, multipliant les "problèmes de races" par cent millions. L'identité de chacun ne se fera qu'au détriment de l'identification de tous, ce qui exigera de l'espèce humaine un travail religieux mille fois plus intense ». Lucide constat. Evidemment, pas dans l'esprit du temps.

Dimanche 22 septembre 2001. Henri Alleg parle sur France Inter. Je n'ai pas une sympathie particulière pour les compagnons de route du FLN. Il est certain qu'avec 1000 fois moins de violence et un peu plus de sens politique - comme l'ont eu les indépendantistes indiens -

l'Algérie serait aussi devenue indépendante, avec 4 ans de retard tout au plus. Mais écouter Alleg n'évoque pas seulement cela. C'était tout de même quelque chose que d'être communiste, et, à l'occasion, de se faire torturer pour ses idées. Chapeau bas. Rien à voir avec le P.C.F actuel. (Régis Debray fait état d'un sentiment proche sur le fait qu'un certain optimisme historique lié au militantisme est devenu inaudible dans *Modernes catacombes*, 2013).

« Il me semble reconnaître chez les hommes les plus forts, un point vulnérable qui les raccorde à l'enfance, à une sorte d'originelle pureté. Chez les femmes, ce même point les relie toujours à l'avenir, c'est-à-dire à la nécessité, à l'utilité, et je préfère le premier secret au second », écrit Odette Joyeux (*La Parisienne*, n°1, janvier 1953). Bien vu. Cela ne serait pas une mauvaise idée si, aujourd'hui, les femmes s'intéressaient un peu à ce que sont vraiment les hommes avec qui elles couchent (ou non d'ailleurs); il est vrai que cela demanderait du travail, et que l'amour est un travail. Et ce à une époque où ce qui est *in*, ce sont les loisirs.

Michel Houellebecq n'a pas « toujours raison » (contrairement à qu'un slogan disait de Mussolini), mais il doit toujours *vrai*, ce qui est beaucoup mieux. « Au fond, se demandait Michel, en observant les mouvements du soleil sur les rideaux, à quoi servaient

les hommes ? Il est possible qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité ait pu jouer un rôle spécifique et irremplaçable ; mais depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien. Ils trompaient parfois leur ennui en faisant des parties de tennis, ce qui était un moindre mal ; mais parfois aussi ils estimaient utile de *faire avancer l'histoire*, c'est-à-dire essentiellement de provoquer des révolutions et des guerres » (*Les particules élémentaires*). On notera que Houellebecq ne joue pas de l'humour, dont il explique ailleurs qu'il ne sert à rien. L'effet d'humour vient du strict énoncé de la réalité. C'est vraiment, au sens littéral, la politesse du désespoir (Accessoirement, cet extrait montre que, contrairement à ce que disait un écrivain [Paul Léautaud ?], on peut faire un très bon usage du point-virgule).

« Il faut se souvenir de la place centrale qu'occupaient, pour les humains de l'âge matérialiste (c'est-à-dire pendant les quelques siècles qui séparèrent la disparition du christianisme médiéval de la publication des travaux de Djerzinski) les concepts de *liberté individuelle*, de *dignité humaine* et de *progrès*. Le caractère confus et arbitraire de ces notions devait naturellement les empêcher d'avoir la moindre efficacité sociale réelle - c'est ainsi que l'histoire humaine, du XV^e au XX^e siècle de notre ère, peut essentiellement se caractériser comme étant celle d'une dissolution et d'une désagrégation progressives » (Houellebecq, *Les particules élémentaires*). C'est en somme un résumé des

thèses de Pierre-André Taguieff dans *Du progrès*.
(Essai, Libro, 2001).

Dans *La Conscience*, de Natalie Depraz (Armand Colin, 2001), nous lisons un commentaire sur la psychiatrie existentielle, qui est plutôt une anthropologie des troubles de la psyché. Au sein de ce courant important se situe Wolfgang Blankenburg. Nous abordons ici une réflexion – à visée très pratique, opératoire dirait-on aujourd'hui, puisqu'elle vise à *soigner* – sur les formes atténuées, « pauvres » de la schizophrénie, qui, par leur proximité d'avec la normalité permettent de penser le passage de l'un à l'autre état. L'idée principale, développée ensuite par Arthur Tatossian, est que le soin de la schizophrénie passe par l'empathie, par une relation de confiance et presque d'amitié entre le soignant et le malade qui évite à ce dernier de « partir », c'est-à-dire de quitter le sol de la compréhension commune de soi et des autres, qu'on appellera plus brièvement « le sol familier du monde ». Comme toujours : pour comprendre est nécessaire le recours à l'intelligence, mais pour agir est nécessaire le recours au cœur.

L'histoire de l'Occident montre que la curiosité a fait autant de dégâts que l'oppression.

On lit quelque part qu'Alain de Benoist a une conception « molaire » du monde. Qu'est-ce qu'une vision molaire du monde ? Voici une assez bonne définition d'un monde molaire : « Le monde que nous connaissons, le monde que nous créons, le monde humain est rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme » (propos d'un personnage des *Particules élémentaires* de Houellebecq).

Guy Debord et la société du spectacle. Le thème est à la mode. Pas sûr toutefois que la société n'ait pas changé de nature. Ne sommes-nous pas dans une société de l'inter-communication, où la distinction entre spectateurs et metteurs en scène est en voie de disparition (ce dont un Michel Serres se réjouit sans apporter quelque argument convaincant en faveur de ce phénomène). On croit aller voir les animaux du zoo, mais le spectacle, ce sont les visiteurs.

Fin décembre 2001. Mort de Léopold Sédar Senghor, père du Sénégal indépendant, admirable poète de langue française, ami de la France. A son enterrement, ni le Président de la République (française), ni le Premier Ministre n'ont estimé nécessaire de se déplacer.

La place du père dans le christianisme est une grande question. « Notre père ... ». Au fond, le postulat de base du christianisme c'est que la famille est *forcément* un échec et qu'il faut donc se trouver un père de substitution. « Notre père » c'est l'*autre* père, plus fiable que le père biologique. N'autre père, diront les lacaniens.

Faut-il dire que les animaux ont des droits ? Méfiance. On commence par dire qu'ils ont des droits, on finira par dire qu'ils ont des devoirs, qu'il s'agit pour eux d'être animalelement correct, de ne pas manger les petites souris, ou, pire, de ne pas les tuer si on n'a pas l'excuse de vouloir les manger (impératif d'utilitarisme et interdiction du jeu), d'opérer un tri sélectif de leurs ordures, d'avoir un comportement de chasseur "citoyen", etc. Je ne sais donc pas si les animaux ont des droits. Par contre, une chose est sûre, nous avons des devoirs vis-à-vis des animaux.

« La terre intensément nous exauce, appesantit sur nous son étreinte,
Brûle, alimente un ferment. Des dieux, rocheux,
ligneux, rugeux,
Affermissent notre alliance. Ils gardaient,
inspectaient des îles mobiles.
Ils m'enjoignent d'être fidèle. »
Pierre Oster, *Paysage du tout*, Gallimard, 2000.

Le cinéaste britannique Ken Loach critique la déqualification et l'éclatement des professions du rail. A propos des travailleurs concernés, il note : « C'est plus grave qu'une question d'argent. Ils ont perdu bien plus que de l'argent : toute une manière de vivre, tout ce qui faisait la joie d'être ensemble et donnait une raison de se lever le matin. On voit l'esprit d'équipe se perdre au profit du "chacun pour soi". C'est tout le tissu social qui est affecté, pas seulement la qualité du travail. Les relations humaines se dégradent, la chaleur, l'humour, la solidarité. Il faut parler d'une sorte de vandalisme » (*Le Figaro*, 2 janvier 2002). Oui, les sauvageons ne sont pas tous dans les banlieues. Qui a le culte du gros argent se comporte en sauvageon.

La souffrance de l'immigrant est d'abord la souffrance de l'émigré. Celui-ci, par honte, minore l'expression de ses difficultés dans le pays d'arrivée auprès de sa famille d'origine et encourage ainsi à la poursuite de l'immigration. C'est ce que montre formidablement bien Abdelmalek Sayad (1933-1998), disparu peu de temps avant son ami Pierre Bourdieu, dans *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (Seuil, 1999, préface de Pierre Bourdieu). L'Eglise, qui en connaît un bout sur les hommes, comprend souvent bien cette souffrance. En témoigne le fait qu'elle organise dans les quartiers cosmopolites des grandes villes, des « fêtes des

nations » et des « messes des nations », et non des « fêtes de l'intégration ». Bien entendu l'Eglise a des visées métapolitiques. Et alors ?

A propos des rapports entre marché et capitalisme. Jean-Pierre Lemaire fait justement remarquer sur le site internet du mouvement Alternative rouge et verte (AREV) : « C'est cette liaison intime (entre marché et capitalisme) qui rend inacceptable la formule de Jospin "Oui à l'économie de marché, non à la société de marché". Il est d'ailleurs très éclairant à ce sujet d'évoquer l'opération qui a consisté sans les années 80 à "réhabiliter" l'entreprise et à préférer au terme capitalisme trop négativement connoté celui d'économie de marché bien plus souriant et destiné comme d'habitude à présenter les rapports sociaux comme des faits naturels incontournables. Au final et quelles que soient les précautions de langage, il s'agit bien de la même chose. »

Entretien avec Jacques Siclier sur le cinéma français pendant l'Occupation (*Télérama*, 9 janvier 2002). Jacques Siclier défend justement Henri-Georges Clouzot dont le film *Le Corbeau*, sur la nausée des dénonciations anonymes, s'est vu refuser l'autorisation de diffusion en Allemagne pendant la guerre.

« Ce qui compte dans la vie et surtout dans la mort, c'est ce qui n'arrive pas » écrit Patrick Besson. C'est-à-dire que, ce qui compte vraiment, c'est ce dont on manque ?

Pierre Jourde est auteur de *La littérature sans estomac* (L'esprit des Péninsules, 2002). Pierre Jourde n'aime guère Michel Houellebecq, ce qui est son droit, mais semble surtout peu convaincu que tout soit permis dans le cadre d'un roman, y compris la mise en scène de personnages tenant des propos condamnés par la loi. Il faut bien sûr défendre ici sans restriction aucune le droit au blasphème. Par ailleurs, Jourde note que Houellebecq ne croit pas au moi intérieur. En cela il se rattache aux grands écrivains. En effet, tous les véritables écrivains « ne créent la différence individuelle que pour la mettre en question ». Houellebecq met de fait en question l'illusion du moi. Pour lui, l'individu *est* sa mort : à savoir que c'est sa souffrance comme préparation à la mort qui, seule, lui appartient en propre. Houellebecq se rattache, comme Proust, à l'héritage de Schopenhauer, pour la vision de la banalité du monde commun : une banalité sans dévalorisation. Mais c'est un monde commun hanté par un manque. Alain Besançon montre bien que la place que tient Auguste Comte chez Michel Houellebecq vient de ce qu'il a posé le problème de la survivance d'une société sans autorité spirituelle (*Commentaire*, 96, hiver 2001-2002).

Dans *Vacances dans le coma*, Frédéric Beigbeder écrit : « Le fric permet la fête qui permet le sexe. » On en est là ?

Patrick Besson remarque très justement que les gens (les « vrais gens » comme disent les politiques et les journalistes qui les inspirent) souhaitent moins être « écoutés » qu'entendre - enfin - des politiques qui auraient des choses à leur dire.

Dans les années 80, il y avait au parti communiste un personnage du 2^e cercle des dirigeants, un haut responsable de l'ANECR, association nationale des élus communistes et républicains, un dirigeant au moins aussi important que Robert Hue, maire comme lui d'une ville moyenne de la région parisienne, un vrai communiste habitant une cité HLM difficile de sa commune et un homme cultivé de surcroît. Cet homme, c'était Pierre Martin, maire de Villeneuve le Roi dans le Val de Marne, qui habitait la cité Paul Bert. Il est mort brutalement en 1989. Quand on connaît l'importance des personnalités dans les tournants politiques du P.C.F, l'évolution de celui-ci aurait pu être tout autre. le P.C.F serait-il devenu national-populiste ? Il ne serait alors peut-être pas descendu – électoralement mais aussi existentiellement, là où il est.

L'art de la politique est comme l'art de la guerre. Il convient de ne pas livrer toutes les batailles qui se présentent. Le principe d'une politique radicale doit être : « ni marginalisation, ni normalisation ». Se normaliser à contre-temps est un moyen sûr de se marginaliser.

Livre de Jacques Lecarme sur Drieu la Rochelle (*Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, PUF, 2001). Les biographies étant surabondantes, et, comme la psychanalyse, expliquant toujours moins qu'elles n'ambitionnent (connaît-on mieux Montherlant parce que l'on sait qu'il était notamment homosexuel ?), l'originalité du livre de Lecarme est de s'intéresser à l'écrivain Drieu, ce qui est bien le minimum qu'on lui doive. Drieu était incertain de lui-même, mais souvent plein de finesse et de contradictions fécondes. La judicieuse approche de Lecarme met l'auteur du *Feu follet* en parallèle avec d'autres écrivains, tels Céline, Malraux, Brasillach, Berl, etc. Lecarme voit à juste titre dans Brasillach (qu'il n'aime pas comme romancier) un critique littéraire et de théâtre plein de maturité (auquel il faut ajouter un fin critique de cinéma). A noter que le point de vue de Pol Vandromme sur Brasillach ne paraît pas très éloigné de celui de Lecarme puisque Vandromme ne voit pas en lui en romancier (je veux dire : un grand romancier), mais avant tout un passionnant et passionné mémorialiste (Vandromme,

Bivouacs d'un hussard. Souvenirs, La Table Ronde, 2002).

Dominique de Roux dit : « La passion amenant les souffrances, écrire est la séduction qui apaise puis sublime. A chaque livre, donc à chaque Femme, on revient un peu mieux à la vie. Goethe avoue à Weimar qu'il va mourir non parce qu'il est à la fin de sa vie mais parce que : "Je ne vais pas bien, car je ne suis pas amoureux et personne n'est amoureux de moi" ». Ceci dit, écrire ne me paraît pas revêtir le caractère d'une séduction, qui serait une affaire en tout point peu sérieuse, mais me paraît être avant tout et principalement un travail. Et au fond un travail de survie. Disons-le autrement : l'écriture est un lutte avec soi-même, in combat de soi à soi.

Une parole chrétienne dit : « Deviens ce que tu reçois ». C'est une belle formule. Le mystère de l'incarnation, que l'on rencontre dans le seul christianisme au sein des monothéismes abrahamiques, ne manque pas de force. C'est au demeurant l'aspect sympathique de cette religion qui avait commencé avec un « méchant dieu » (Pierre Gripari), intolérant, brutal, mal élevé et intrigant.

Limites du juridisme. Le discours du civisme, des droits et des devoirs est nécessaire mais il postule d'abord du lien social. La meilleure preuve en est la fiabilité plus grande des contrats non écrits, basés sur l'oralité et la confiance, par rapport aux contrats écrits, toujours susceptibles de recours, d'exception, de circonstances dérogatoires, ... « Que se passe-t-il dans les comportements, dans les subjectivités, quand le contrat n'a plus de contenu précis, qu'il ne protège plus de façon appréciable l'individu ? Je crois intéressant de creuser la part de subjectivité, de sentiments dans le contrat et dans la solidarité sociale : il y a, dans les formes inédites et insidieuses de contrat, des affects dont la nature demande à être précisée » écrit la sociologue Claudine Haroche (*Le Monde*, 3 et 4 février 2002).

Il y a une contradiction entre l'affirmation de droits universels (le droit au logement par exemple), et la pure et simple justice. Prenons l'exemple suivant. Si le « droit au logement » (affirmé par la loi du 31 mai 1990) est un droit sans contrepartie, par exemple s'il devient le droit de rester dans un logement sans acquitter une contribution adaptée à ses revenus, c'est bien évidemment une injustice faite à ceux qui paient leur loyer. De même, il serait intéressant de demander aux immigrés en situation régulière ce qu'ils pensent de la régularisation des sans papiers et de l'accès aux mêmes droits et avantages sociaux pour les irréguliers que pour les immigrés ayant honnêtement respecté les lois du pays d'accueil.

En écoutant *Brouillard dans la rue Corvisart* de Jacques Dutronc et Françoise Hardy, comment ne pas être frappé par un climat de poésie dont la chansonnette à la mode nous a déshabitué. Ce qui est à craindre, c'est que de telles mélodies ne soient un jour tout simplement plus audibles.

Un admirable article de Gilbert Comte se lit dans le Dossiers H consacrés à *Dominique de Roux* (L'âge d'homme, 1997). A propos de cet écrivain, G. Comte écrit : « Sur les bons textes, il s'émerveillait à l'instant, avec toujours cette aptitude si rare de transformer en rires ses dégoûts comme ses admirations. En ce sens, il était la vie même, dans un perpétuel et joyeux jaillissement ». Toujours dans le Dossier H, *Dominique de Roux* se trouve une très éclairante lettre posthume de Jean-Michel Palmier. C'est un texte admirable d'honnêteté, d'absence de flagornerie, de lucidité et d'affection vraie. Jean-Michel Palmier, justement, évoque le *Grand Meaulnes* à propos de de Roux. Il y a au fond deux sortes d'hommes : ceux qui ont aimé le *Grand Meaulnes*, et les autres.

« Entre le pénis et les mathématiques il n'y a plus rien » disait Louis-Ferdinand Céline. C'est-à-dire

qu'entre le travail des concepts et le sexe, il ne resterait rien.

La devise de Villiers de l'Isle-Adam : « *va oultre !* » C'est un double commandement. Va au-delà, dépasse-toi, mais aussi, passe outre les mesquineries et petitesse.

L'écriture légère des hyperthyroïdiens est une écriture « exténuante par à-coups » (Hubert de Champris) et en même temps « surconsciente », comme l'écriture aphoristique. Ainsi chez Gabriel Matzneff. « Il est notoire, écrit Hubert de Champris, que les grands sensitifs sont aussi doués d'un esprit logique intraitable : la fulgurance des sensations y côtoie la précision et l'intransigeance de la pensée » (*Nouvelle Ecole*, 46, 1990).

Le Général Guderian, dont de Gaulle semblait partager les conceptions militaires, avait pour mot d'ordre : « Ne vous occupez pas des ailes ». C'est valable uniquement à l'offensive *et* dans un déroulement rapide de celle-ci (cf. la percée de Sedan). Autrement, quand on ne s'occupe pas assez des ailes, c'est Stalingrad.

Jacques de Bourbon-Busset dit : « On n'arrive jamais à faire mourir en soi celles ou ceux à qui on a été uni ».

Louis Calaferte : « Je ne suis pas pessimiste, mais mortimiste. Un mortimiste c'est quelqu'un qui a une forte conscience quotidienne de la mort » (cité de mémoire). Ce qui gagne aujourd'hui ce n'est sans doute pas le pessimisme contre le mortimisme mais tout simplement une forme d'infra-vie qui évacue tant la question de la mort que celle du « Où vont les choses » ; ce qui gagne c'est un présentisme sous le couvert du 'bougisme'.

Céline : « On écrira en style télégraphique ou on n'écrit plus ». Pourquoi pas si le style télégraphique est concis et précis. Hélas, il est souvent bref et flou : un comble. Le bref doit être mis au service du net. Ce qui n'est pas toujours facile !

Il se trouve une très belle photo de Louis Calaferte dans *L'aventure intérieure. Entretiens avec Jean-Pierre Pauty*, (Julliard, 1994) : à Bordeaux, en 1987, au Festival du livre. En regardant bien, Louis Calaferte ressemble à Pasolini.

Dans *Droit de cité*, Calaferte définit la massification comme un « impératif conduisant inmanquablement à 1) la banalisation du médiocre 2) la légitimation du médiocre 3) la glorification du médiocre ». Bien vu.

Calaferte dit : « Il n'y a que des impuissants pour assister à des spectacles comme les corridas ». Hum. Pas si sûr. Calaferte n'était pas insensible aux propos - et sans doute au style - de Montherlant, dont il vante par exemple le *Fichier parisien*, Montherlant que l'on sait amateur de corrida.

Andréï Tarkovski note : « Celui qui trahit une seule fois ses principes perd la pureté de sa relation avec la vie ». C'est précisément pour cela qu'il faut choisir ses principes avec discernement.

Boris Pasternak remarque : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Quand on pense aux salauds qui ont voulu « apprendre » de force le communisme aux peuples, aux architectes qui ont voulu lui « apprendre » à habiter des grands ensembles inhabitables, et aux Américains qui veulent

« apprendre » la démocratie à tout le monde, on comprend l'actualité de Pasternak.

Louis Calaferte indique : [il faut] « Savoir plutôt que comprendre ». Certes. Et sentir plutôt que savoir.

Février 2002. Jonas Savimbi est mort. Il est mort comme un lion, se défendant jusqu'à son dernier souffle. Dominique de Roux aurait été fier de son ami.

2 mars 2002. C'est un sûr signe de médiocrité que l'engouement pour les *hussards* (littéraires). Encore plus, bien sûr, s'agissant des « néo-hussards ». Les *hussards* concernent au demeurant des oeuvres littéraires qui n'ont quasiment rien en commun. Dominique de Roux écrivait : « Tu vois, ce que vous avez appelé les Hussards n'était que la conjuration des ombres conjurées d'une écriture perdue avec Drieu, Céline » (...) « Elle s'est donc perdue mélancoliquement, la génération de Nimier, dans le dandysme politique et l'alcool, finissant par écrire des livres pour les rombières qu'ils adoraient ». Conclusion : s'il est plus agréable d'écrire du bien de certains que du mal de certains autres, étant entendu, comme dit Chateaubriand, qu'il faut économiser son mépris compte tenu du grand nombre de nécessiteux, il faut aussi dire

du mal des médiocres par respect pour ceux qui ne le sont pas.

L'*Universaliste*, qui est un petit bulletin non conformiste, constate l'échec du sionisme : l'Etat-nation juif est malade, même si l'armée israélienne est forte. La création d'un Etat-nation palestinien serait un nouvel échec du nationalisme israélien. « Il y a pourtant des solutions que proposent des militants, même juifs israéliens et qui sont occultées par nos alternatifs ; il s'agit de renouer avec les vieilles propositions autrichiennes de Renner ou de Coudenhove-Kalergi, *en séparant l'Etat de la nation*, voire la citoyenneté et l'ethnicité, comme le propose plus récemment l'Israélien Michel Warschawski dans *Israël-Palestine, le défi binational* (Textuel, 2001) (...) ». (L'*Universaliste*, février 2002, BP 25, 75622 Paris cedex 13). Dans le même registre de réflexion, on peut lire « un point de vue sur la question palestinienne » émanant d'un libertaire israélien et publié dans *Courant alternatif* (février 2002) : « La seule issue souhaitable pour la situation actuelle en Israël-Palestine est la création d'un seul Etat sur le territoire de la Palestine historique, où toutes les personnes vivant aujourd'hui sur ce territoire ainsi que tous les réfugiés palestiniens qui choisiront d'y revenir seront citoyens ».

« La vérité n'est pas au bout du cerveau, mais au travers, comme une balle » (Hubert Haddad).

Charles Burchfield : ce peintre « réaliste » américain donne une étrangeté à la familiarité apparente des paysages américains, et particulièrement des paysages urbains, une étrangeté dans la proximité qui exclut tout « pittoresque ». Ce qui en fait un peintre lovecraftien.

Frédéric Schiffter a écrit *Sur le blabla et le chichi des philosophes*, PUF, 2002. Dans sa préface, Clément Rosset explique que la thèse de F. Schiffter est que, contre la réalité irréelle, fondée sur l'Idée ou l'Etre, la réalité réelle est « celles des phénomènes et des apparences ». Chichi et blabla ne sont pas du même ordre. Le chichi décrit le réel ; il mégote avec les choses qui sont là, sur la table. Le blabla recherche les « essences » ; il s'inquiète de savoir quel est le réel agissant qui se cache derrière le (vulgaire) réel agi. Inutile de dire que, selon F. Schiffter, et selon Rosset, et selon moi, c'est cette recherche elle-même qui est vulgaire. « Vivre c'est faire bref » écrit Schiffter. « Je n'ai pas le temps d'apprendre à vivre et à mourir » note-t-il en ce sens - phrase qui se comprend à la lumière de celle de Boris Pasternak : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Comme un homme qui ne se raconte pas d'histoires, Frédéric Schiffter écrit encore : « L'idéal d'une vie heureuse paraît aussi

crédible et aussi rassurant que celui d'une "guerre propre" ».

6 mars 2002. « Je suis de droite et de gauche, pour l'ordre et le progrès, pour la droiture et la justice ». Ainsi parle Jean-Pierre Chevènement. Max Gallo dit de son côté qu'il faut « transcender l'opposition gauche droite habituelle » (...) « exalter des valeurs classées à gauche comme la justice sociale, l'égalité, la laïcité, les services publics » et des valeurs classées à droite comme la « transmission du sens de l'effort, du sens du travail, de l'école, de la famille » (*Le Monde*, 6 mars 2002).

Nous sommes quelque uns à ouvrir des chemins de haute montagne. Nos traces seront, à d'autres, utiles. « Ce recours et ce secours, voilà la solidarité humaine dans ce qu'elle a de meilleur » écrit Montherlant.

Un article de Céline en mars 1933, *Pour tuer le chômage, tueront-ils les chômeurs ?* : « Devant les hommes toujours, la même question se pose : s'ennuyer ou pas ? » (in Pascal Fouché, *Céline. Ca a débuté comme ça*. Découvertes Littérature, Gallimard, 2001).

8 mars 2002. C'est la « journée des femmes ». Cela en évoque une autre. Berlin, mars 1943. Des allemandes « aryennes » réclament et obtiennent la libération de leurs conjoints juifs. Impressionnant, la persévérance et l'espérance féminine.

A quoi pensent les femmes pendant l'amour ? Paul Morand émettait l'hypothèse : à leur prochain chapeau ? A un sac à main ? Plus sérieusement, ce qui rapproche les hommes des femmes, c'est notre commune animalité. Ce qui nous sépare des femmes, c'est la parole (la communication verbale est toujours inférieure à la communication non verbale).

Morgan Sportes : « Rien ne s'oublie plus vite qu'une belle nuit d'amour ». Et quand c'est le contraire ? C'est là que commencent les soucis.

Le génie des titres de Gabriel Matzneff : « Le sabre de Didi », « C'est la gloire, Pierre-François ! », ... Matzneff est toujours exact et plante ses titres « au milieu du monde ».
